

Une enfance juive en Méditerranée musulmane

Textes inédits recueillis par

Leïla Sebbar

- *Maman, on peut emmener Ahmed à la synagogue ?* / – *Non on ne peut pas.*
– *Pourquoi on ne peut pas ?* / – *Parce que Ahmed est musulman.*
– *Alors je peux aller avec Ahmed à sa synagogue ?*
– *Non, tu ne peux pas.* / – *Et pourquoi ?*
– *Parce que tu es juif.*

Yves Turquier



Leïla Sebbar a lancé une manière de défi aux 34 auteurs de ce livre. Elle leur enjoint de se déplacer dans l'espace – la Méditerranée – et un espace particulier – la Méditerranée musulmane – et dans le temps – l'enfance – et une enfance particulière – l'enfance juive. Bien entendu ces impératifs sont fondamentaux pour lire ce livre. Ainsi, l'injonction implicite était d'atteindre, avec des mots d'adultes et d'aujourd'hui, les mystères d'une époque passée, brouillée, absente, et dont ne subsiste, justement, que cette mémoire encore vivante et qui, grâce

à ce genre de livres, est désormais inscrite dans l'immortalité.

C'est donc depuis la lisière de la route déjà parcourue par la plupart d'entre eux, qu'il a fallu à ces auteurs, retrouver cette présence souveraine de l'entrée dans la vie, dans le monde. Il leur fallait qué-

NOTE DE LECTURE

rir ce vertige lumineux, ombreux, lointain et pourtant à portée de corps, qu'est l'enfance. Oui, ils ont écrit avec leur corps tout entier, ces hommes et ces femmes. Ou plutôt par leurs corps, plus encore peut-être que par leur mémoire. Cela se lit, s'entend, s'écoute, se sent. Images bouleversantes qui nous mettent à une proximité presque palpable avec un monde de traditions bibliques, de fêtes, de langues, de partages, d'alliances complexes, de ségrégations, d'humiliations, de peurs. Cette lecture nous fascine par la densité et la précision des récits qui surgissent, presque intacts, de l'amas des années et des événements volcaniques qui ont émaillé ce XX^e siècle.

Leïla, le défi est relevé, les auteurs se sont prêtés avec talent, émotion et une infinie sincérité à cet exercice périlleux. Ils ont su raconter le plus heureux et le plus triste parfois avec humour et dérision, parfois avec une révolte pas encore tout à fait apaisée, mais surtout avec le souci d'être au plus près du réel, au plus près de l'histoire familiale et sociale qui ont, toutes deux, basculé dans un exil le plus souvent involontaire. En effet, ils nous livrent une polyphonie d'enfances qui rassemble roman familial, roman social et contexte géopolitique. On a là, un voyage de résistance aux idées reçues, un héritage quasi sacré légué par toutes ces choses à dire qui ne se sont jamais tuées mais qui sont mal connues de la jeunesse musulmane mais sans doute aussi de la jeunesse juive.

Ces textes débordent... d'un temps contracté, resserré, qui semble se détendre, s'amplifier, s'offrir à notre compréhension. Ils débordent de l'histoire de sociétés écartelées, disparues, et de la claire conscience de cette disparition. Dans son remarquable texte, qui a lui seul est un livre, Daniel Mesguich nous dit : [...] *Aujourd'hui, et à la différence de tant d'autres, me rendre sur les lieux de cette enfance, revoir les rues, les maisons, les jardins qui me sont pourtant si intimes, qui ont été constitutifs de moi, c'est fouler, vous le savez, le sol d'un autre pays, c'est me rendre à «l'étranger».*

Pour aller en enfance, il me faut un visa. Cette vérité lumineuse, douloureuse, est vérité au propre comme au figuré. [...] Cette hospitalité elle-même signifiait que nous étions des étrangers chez nous relève Daniel Sibony.

Si ces Juifs de Méditerranée se sont sentis dépossédés de leur droit à être chez eux sur leurs terres natales, ils se souviennent de ce qui les y a unis aux musulmans comme, par exemple, *La Minouna* dans les rues d'Essaouira qu'évoque André Azoulay, aujourd'hui emportée par une autre actualité, mais surtout la langue. Du Maroc à l'Égypte, en passant par la Turquie, quasiment pour tous, la place de la langue parlée par leurs parents est centrale : [...] *ma langue maternelle, la langue égyptienne, qui me fait danser, qui me fait rêver, qui m'ouvre le cœur...* (Rita Rachel Cohen) ; [...] *voilà que je parlais arabe comme tout bon fils de Djelfa* (Albert Bensoussan) ; *Mon père aussi parlait l'arabe dialectal, l'arabe algérien* (Alice Cherki) ; [...] *puisqu'on parle la même langue, l'arabe, dans les quartiers arabes et dans le quartier juif* (Annie Goldmann) ; [...] *la parentèle arabisée de longue date de la Hara paternelle* (Hubert Haddad) ...

Mais cette proximité linguistique qui ne s'est éteinte qu'avec la génération des auteurs de ce livre, ne peut pas occulter la séparation des communautés dont témoigne la plupart des auteurs. Et il semble que le pouvoir colonial l'avait encouragée : *Le Maréchal Lyautey avait jugé bon, pour protéger leurs particularités, de maintenir séparées les trois communautés... [...] Aucune passerelle n'existait entre la Médina des Musulmans, le Mellah des Juifs et la Ville nouvelle des Européens...* (Lucette Heller-Goldenberg). La méfiance et même l'hostilité imprégnaient le plus souvent leurs relations, le texte d'Aldo Naouri l'illustre avec force. C'est Daniel Sibony qui s'essaie à l'explication de l'antisémitisme musulman : [...] *Bien plus tard j'ai entrevu la raison [du mépris des musulmans envers les juifs] : nous étions carrément incrustés dans leur Texte originel ;*

NOTE DE LECTURE

c'est de leur Texte qu'il faudrait nous chasser, mais c'est impossible...

Inexpugnables du Texte coranique, inexpugnables de l'univers mental des musulmans, de leurs espaces affectifs, sinon physiques, les juifs de ce livre, qui vivent dans leur écrasante majorité en France, s'ils nous rappellent leurs appartenances originelles nous rappellent aussi, comme le fait D. Mesguich, leur « conversion » sociale : *De Juifs "arabes" qu'ils étaient, ils se firent, non pas Juifs français, mais Français juifs...* Et c'est sans doute ainsi que le vit Benjamin Stora lorsqu'il écrit : *Je ne ressentais pas de troubles identitaires, je ne me sentais pas vraiment "déchiré" : mes racines s'additionnaient au terme d'une enfance heureuse et oppressante à la fois, entre la République et l'Orient.*

Bien entendu cette note ne saurait tout dire de ce livre *énorme*. Enorme non par le nombre de ses pages (365 tout de même) mais par son poids historique, mémoriel, par ces présences oubliées dans certains territoires, par certains peuples ; énorme parce qu'on y apprend, beaucoup, des relations intra et intercommunautaires, de la politique coloniale, des mœurs et des fêtes juives dans le monde arabe, de la présence juive au Maghreb, sept siècles avant J.-C. (D. Mesguich), parce que rien n'y est oublié et certainement pas la beauté littéraire des textes. Mais pour comprendre l'amplitude de ce qui nous est raconté là, il nous faut aller au-delà des mots et au-delà de quelques certitudes.

Behja Traversac

Ed. Bleu autour
365p. 26 €